

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 5

Artikel: Garde ta maison des champs...
Autor: Deslandes, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
 'Agence de publicité Gust. AMACKER
 Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

GARDE TA MAISON DES CHAMPS...

S I tu possèdes quelque part une maison des champs, entre lac et Jura, entre les collines de la Venoge et les hautes sapinières, si tes aïeux te légèrent, dans un creux de pays, une vieille baraque toute simple, conservée, tant que tu peux. Tu ne sais pas ce qu'il adviendra de ce pauvre monde secoué, et si, quelque jour, tu ne te trouveras pas privilégié de te tenir au bord des bois, loin des civilisations menacées, loin des cités croulantes...

Pour ta vie personnelle, vers la quarantaine, cette antique maison que tu garderas te sera d'un prix incomparable.

Tes années de jeunesse, tu les auras passées à t'instruire, à conquérir quelque aisance, à vivre de la vie bousculée, un peu folle, de ta génération. Car tu n'as pas connu dans leur plein cette vie concentrée, collective, tournoyante où tu te seras perdu jusqu'à ne plus entendre sur le trottoir le son de tes pas et dans la foule la voix de ta petite sensibilité. Pour se retrouver soi-même, l'âge venu, pour éprouver la douceur d'être à soi, il faut s'être plongé comme un anonyme dans le tourbillon des grandes affaires. Ainsi prend-on la mesure de toutes choses, celle de sa propre valeur comme celle des forces extérieures, et se garde-t-on de trop de sérieux. Les gens des petites villes sont efficients, dit-on, parce qu'ils se mesurent les uns à l'échelle des autres et qu'ils reportent à la proportion de la longueur les catégories sociales. Ici, au contraire, mon, lui, n'est jamais accompagné d'un arrive plus, c'est-à-dire de rien. Tu auras, au contraire, j'ai été douze jours sans puissance des grands, tu pourras sécher sur mon dos, et circonspect, au retour, de me dire. Je me sens bien faible et circonspect dans les lieux qui rendent difficile de continuer à prendre mesure. Tu seras toi-même, tu seras... »

Le Puebla de Sanabria, les frères, et tu te retrouveras la colère de Napoléon se piquent de rien.

Des affaires que tu auras, des indications, qu'il faut s'entretenir la main et ne point tirer de son siècle, des livres recueillis amoureux, les tableaux de tes amis, un verger où réfugier, loin des routes, et voici ta vie précise. Lorsque l'Paumone sera passé, que l'été de la Saint-Martin t'aura laissé seul, sous les brumes étroites, tu entreras dans l'hiver liséré de blanc, où Noël s'avance, si lointain, croisais-tu, et si proche pourtant... Tu poseras dans ta cheminée, en connaissance, la vieille bûche de noyer qui t'attendait, au fond du galetas, depuis l'hiver dernier. Et rassure-toi : dans cet hiver aux champs, belle saison méconnue, les curieux, les importuns ne viendront plus. La boue des routes les effraie, la brume hostile les retient chez eux. Ils se réservent pour le printemps prochain. D'ici là, mon ami, tu as du temps à toi...

Est-ce à dire que tu vas demeurer seul, tout l'hiver, à tisonner tes bûches, à étudier tes affaires, à préparer, dans le secret, un livre où tu mettras le meilleur de ton expérience ? Que non point : tout un petit monde t'espère.

Il y a ce médecin, fin et bon, que la campagne a mûri et que la misère des hommes, partout rencontrée, n'a pas blasé. Il y a ce pharmacien, qui bouquine et, aux heures libres, fait encore de la botanique, comme un promeneur de Rousseau.

Ce vétérinaire, que sa clientèle à quatre pattes n'a point abêti. Dans tout milieu rural, un ou deux petits industriels qui sortent souvent et gardent le contact. Vous vous retrouverez ensemble. Vous dînez d'un filet de sanglier bien tendre, ou de ce lapin à la moutarde, mets relevé que Paul Reboux propose à votre gourmandise. Parfois, la fondue ou la saucisse aux choux donneront à vos rencontres un petit fumer gaillard ; ce soir-là, vous aurez laissé vos femmes chez elles, et vous serez allés au petit café, qui sera très fier et légèrement embarrassé de vous recevoir. Ce sont des goûts communs qui vous rapprocheront. Au milieu des campagnes endormies, vous entretiendrez, dans une vie de société sans contrainte, le souple ressort de votre esprit. Mieux que vous ne le feriez dans une ville, où vous vous absorberiez dans vingt sociétés diverses, où vous éparpilleriez votre attention, vos intérêts et vos soins, vous composerez ensemble, dans votre coin de terre, la bonne part de la sociabilité. Le labeur fini, dans vos vieilles maisons entourées d'ombre, vous aurez vos heures de libre entretien, où s'aiguïsera la fine pointe de votre esprit. Une existence moins agitée laissera libre votre jugement. Moins sollicités que dans les villes, vous conserverez le temps de fumer votre pipe, une revue sur vos genoux. Et toi, lorsque tu te retrouveras seul, sans fièvre et sans ennui, tu reprendras ta vie coutumière, jusqu'à cette soirée que vous vous êtes promis, où vous échangerez de nouveau cette expérience quotidienne, issue d'une vie remplie, mais non point agitée.

Et puis, l'heure venue, tu offriras à tes amis, au bout des ondes énigmatiques, l'Europe entière: sa meilleure musique, ses conférences et ses projets en l'air. Avec elles, dans ta maison perdue au jour, sous les bois, sous la neige, loin des grandes routes, tu te croiras au centre du monde.

ces voisins ruraux, qui vont former le cadre de ta vie, comment te comporteras-tu devant eux ?

Ce sont des paysans, des laborieux, qui ont maintenu l'héritage paternel et l'ont encore accru. Des hommes francs du collier, la plupart, et qui ne doivent rien à personne, pas plus que le vin de leur cave ne doit aux chimies d'une certaine cenologie. Des voisins paisibles, jamais indiscrets, qui te laisseront exactement la même liberté que tu leur laisseras toi-même. Ils ne demandent que cela, la paix. Mais ils la laissent aux autres, par un échange bienfaisant.

Avec eux, sois cordial. Salue-les gaiement, et lance le mot qui fera rire, qui détendra un esprit soucieux et fera virer au loin une préoccupation pesante. Eux aussi ont leurs soucis, qu'ils cachent. L'occasion venue — une mise où tu assisteras, une séance du Conseil général de la commune, une rencontre fortuite, aux fins d'après-midi — tu prendras ta part du litre commun. Aucune familiarité, nulle intimité, mais de l'estime et l'habitude d'un bon voisinage. Et tu verras que ces voisinages sont le privilège des campagnes... On s'y rend service, sans entreprendre jamais sur la liberté du voisin ; on s'y trouve entre égaux, si même des occupations diverses vous séparent un peu. Il y aura de l'air entre vous, comme entre vos maisons.

Que savons-nous ? Tous les beaux calculs de

l'avant-guerre sont ruinés. Les vapeurs malsaines de la guerre ne sont pas encore dissipées. Un malaise plane partout. Sommes-nous sur la pente d'une décadence sans remède, et de nouvelles catastrophes vont-elles surgir ? Sommes-nous si certains de n'avoir plus faim, de n'avoir plus froid ? La société russe, plus fragile que la nôtre, est tombée en ruine après quatre ans de guerre. Une ou deux querelles encore suffiront à nous détruire. La pourriture et la rouille déferont nos voies ferrées ; il fera bon vivre au bord des forêts, près de l'étable. Mille avions couvriront les villes de vapeurs mortelles et de feux. Alors les solitudes seront bonnes, et les citadins s'y disperseront comme, en 410, ces Romains élégants chassés par Alaric jusqu'en Afrique et jusqu'en Syrie. La masure en Beaujolais, dont rêva Daniel Halévy, et ta vieille maison romande, à toi, vaudront mieux qu'un collier de perles ou qu'un paquet de titres dans le coffre d'une banque. Qui donc sait où nous allons ?

Fais de ton mieux, avec les hommes de bonne volonté, pour écarter le fléau qui menace. Il est encore permis d'espérer, il est toujours prescrit d'agir. Pourtant, mon vieux ami, conserve ta maison des champs : elle te gardera, si tu sais la garder.

Pierre Deslandes.

(Extrait de Noël Suisse, Atar, Genève).



**ORA ET LE Z'AUTRO IADZO
LE Z'EINTERRA**

PO lè vilhio, tot parái, que l'ant età fé lè z'auto iádoz e que sant oncora de noutron teimps dein sti mondo, lè z'aifère l'ant rído tsandzi, quand cein ne sarái que po lè z'einterrá. Au dzor de vouá, que faut tot demandá à la Coumouna, áo bin à l'Etat, on vo baille tot po rein : lo marelhi, la fôussa, lo vâ (cercueil), tant qu'áo pllioriáo que lâi diant *présosé aux pompes funébres*. N'é jamais bin comprá cein que l'è que clia pompa. On n'a rein que lo moo à fourni. Lo corbeillard, l'è oncora la Coumouna que no l'einvouûe. Vo rappelá-vo de clia vilhie tsanson que sè desái :

Une fois mort, on me mène en voiture,

De mon vivant, je n'ai pas eu le temps !

Eh vâi ! on lè porte pe rein mè, lè moo ; tè lè ludzant su lè tsè... et mîmameint su lè tenotmobile que fusant, fusant âo dissime galop, quemet se lè robâvant. Euh ! ant-te pouâre que sè reveillant et que lo marellî ne tire pas sa dzornâ ! Que vo-liâi-vo ! Lâi faut passâ et pu l'è bon. L'appelant cein lo *progrès*. Pe vito on è reduit et mî.

Lè z'autro iâdzo, on mettâi son temps po mourî. On n'etâi pas tant accouhî pè lè mâizdo que sant pressâ. On avâi lesi de testâ, de reçaîdre lo menistre et ti lè z'autro z'ami. On fabrequêve sè-mîmo sa bière, qu'on lâi betâve dâi chêtson dedein ein atteindeint... et on passâve l'arma â gautse quand faillâi. On n'etâi pas suprâ po cein qu'on avâi dâi remarque lè né dèvant : lè lan dâo lhi, dâi gardarobe, dâi trâbillie fasant de cliâo